

La botte couronnée.

La pauvre petite maison, qui, à l'époque où Charles-Quint résidait à Bruxelles, regardait par les petites fenêtres de sa facade, courbée par l'âge, la rue étroite, abritait tant bien que mal contre le vent et la pluie, le bon Mau-duit le savetier, et Mélie, sa femme, aussi bonne que lui, qui avait de meilleurs jours sous le toit paternel, mais qui portait avec courage les vicissitudes de la vie aux côtés de l'honnête savetier. Du matin au soir, et suivent du soir au matin, le marteau frappait la semelle, sans pouvoir apporter le bien-être dans sa chétive maisonnette.

— Mélie, dit un beau matin le savetier à sa femme, Mélie, j'ai eu un rêve cette nuit !

— Un rêve ?

— Oui, un rêve singulier. Je vois à ton nez que tu brûles de savoir de qui j'ai rêvé.

— Dit-moi celà, mon homme.

— C'est assez singulier. J'ai rêvé que la tante Louise était morte.

— Tante Louise ! Cette bonne tante. Ce n'est pas pour moi qu'elle devait mourir.

— Pour moi non plus, Mélie, et je ne l'ai pas tuée en rêvant d'elle.

— Bah ! Mon homme ! Voilà de méchantes paroles !

— Oui, dit l'homme, cela apporterait pourtant un certain changement dans notre misérable existence, si elle était d'avis de nous laisser son coffre. Vois-tu, femme, c'est bel et bien de ne souhaiter de mal à personne, mais qu'est-ce que la tante y perdrait, s'il y était morte ? Elle est trop avare pour manger à sa faim ; elle vit toute seule dans une misérable petite maison ; elle gémit et soupire toute la journée. Et, tu le sais, pour notre petit Charles, le pauvre

enfant, elle ne lui a pas même acheté une robe neuve, à sa première communion, pas même une faille. Elle donna à l'enfant un vieux rosaire...

Il paraît que les paroles de son mari eurent le don de convaincre Mélie, car elle dut reconnaître que la tante aurait bien pu être un peu plus généreuse et que cela ne serait pas si terrible pour elle, si elle allait jouir auprès de notre Seigneur d'une vie meilleure.

— Et voyez, comme cela se trouve, dit le savetier, et il le répéta souvent depuis. A peine avaient-ils finis de parler de ta tante, que la porte s'ouvrit, et que Madame Dulaurier entra.

Dulaurier était la proche voisine de la tante.

— Mes amis... c'est terrible, dit-elle.

C'est ainsi qu'elle s'exprimait en entrant.

— Qu'y a-t-il, madame Dulaurier ?

— Votre tante est au ciel, bonnes gens... fut la triste réponse.

Mélie éclata en sanglots.

Le savetier lui-même, au lieu d'être réjoui comme il se l'était représenté en rêve, sentit une sorte de remords lui mordre la conscience et entendant cette nouvelle inopinée.

Il resta plongé en une profonde méditation, la tête entre les mains, jusqu'à ce qu'il se leva, passa les mains dans les cheveux et murmura :

— Bah ! Il n'y a pourtant pas de ma faute si elle est morte. Je ne dois pas m'attirer cela.

La première émotion était passée maintenant et l'on s'arrangea avec madame Dulaurier pour régler les funéraires. Oui ! c'était un changement complet dans les habitudes du savetier, dont la tranquille maisonnette n'avait jamais connu une agitation, un remue-ménage pareils.

Tout était fini maintenant et le moment était venu de trouver le meilleur emploi que l'on pouvait faire avec les sept cents carolus d'or qui constituaient l'héritage de la tante.

Sept cents carolus d'or ! Un vrai trésor ! Du moins ce fut ce que le savetier pensa au premier moment d'éblouissement. C'était là un mot magique, qui faisait se gonfler de joie la poitrine du savetier.

Mais quand la première émotion se fut dissipé, les mêmes mots n'avaient plus le même pouvoir sur son imagination.

Il se mettait à réfléchir. La tante avait pourtant dû posséder plus. C'était

aussi l'opinion de la bonne Mélie, mais, quoiqu'ils eussent cherché dans tous les coins et recoins, il ne surent plus rien trouver.

Ces honnêtes gens, qui auraient eu peur de calomnier quelqu'un, n'osaient rien dire. Mais une voix intérieure leur disait bien que tout n'était pas en ordre. Madame Dulaurier aurait-elle ?...

— Madame Dulaurier !

— Oui, femme, dit le savetier, quelques jours plus tard, comme il rentrait avec sa femme de la grand' messe, maintenant je n'en doute plus.

— Moi non plus, dit Mélie.

— Mais on ne peut pas le dire...

— Non, on ne peut rien dire... on nous traînerait en justice.

— Elle nous ferait fustiger, battre de verges !

— Elle le ferait.

— Et dire que ces choses sont évidentes et que pourtant l'on doit se taire, poursuivit le savetier.

— C'était un bien beau manteau ! dit Mélie.

— Comment aurait-elle pu l'acheter sinon ? s'écria le bon homme.

— Et il y avait des boutons d'argent au-dessus...

Oui, madame Dulaurier était allée à l'église avec une faille neuve et tout le monde l'avait remarquée.

On en parla et on s'en montra indigné. Mais d'étranges mœurs régnaient en ces temps là. On n'eut rien oser laisser échapper à haute voix, car on eut été immédiatement appréhendé par l'écotète, et si on ne savait prouver ses dires, on était fustigé comme calomniateur.

Le pauvre savetier avait si longtemps espéré voir arriver cet héritage, et il commençait à se rendre compte de ce qu'il y avait à acheter : de nouveaux outils pour lui, quelque nouveau jouet pour Charlot, une robe neuve pour Mélie et un revêtement de bois pour le pignon, qui se faisait petit à petit caduc.

Tout cela payé, il ne resterait plus grand'chose des sept cents carolus. Mais il pouvait arriver tout ce qu'on voulait, il y avait une chose qui ne pouvait manquer à la réalisation de son rêve. Combien de fois ne s'était-il pas écrié, s'adressant à ses compagnons :

— Quand je toucherai l'héritage de ta tante, je vous régalerai tous de la bonne façon.

Alors nous mangerons un chapon, que la sauce nous découlera

du menton, et nous l'arroserons d'excellente bière, de la bière du « *Cygne*. » Ainsi dit, ainsi fait. Après et bien des tergiversations on fixa un jour pour la festivité et, à la lueur de la lampe, le savetier et sa femme passèrent une bonne partie de la nuit à régler les apprêts du festin et à délibérer qui serait invité.

Oui, les deux aides du savetiers, deux bons compagnons, figurèrent en tête de la liste. En suite le charpentier du quartier, Robert Merlot ; il les avait si souvent aidées quand on devait emprunter un ou deux florins pour joindre les deux bouts. Oui, Robert Merlot était un noble cœur, et le chapon ne pouvait garnir plus noble estomac.

Puis il y avait Simone la Haudriette. Simon la Haudriette était la voisine qui, quand Mélie était malade et que le ménage ne pouvait supporter la dépense d'une femme de charge, était venu préparer la soupe et cuire le pain, et puis avait même obligé le savetier et ses aides à venir s'installer chez elle, jusqu'à ce que Mélie fut complètement guérie, vu que la malade ne pouvait supporter le bruit des marteaux. Puis ils avaient encore Lambert Waulin. Lambert Waulin était l'ami d'enfance du savetier, et jamais cette belle et fidèle amitié n'avait été menacée par des dissentiments.

Ils étaient mariés tous deux, et tous deux avaient peine à gagner le pain quotidien, mais ils prenaient la vie comme elle se présentait à eux, sans récriminer, et faisaient maigre quand le gain était maigre. Le bonheur de Lambert faisait le bonheur de son ami, et tous deux s'étaient sentis réconfortés dans de sombres moments, quand un mot amical venait éclairer le sombre jour de leur existence. Le savetier et sa femme furent enfin d'accord, et ils convinrent que le vendredi prochain Mélie ferait tous les achats nécessaires en vue du festin où la plus grande intimité devait régner et où ils se promettaient de bien jouir de la bonne chère. Le pignon ne s'était jamais courbé sur la maisonnette avec tant de curiosité que ce mémorable samedi soir, où le grand événement s'accomplit.

Il semblait que le pignon secouait la tête à ces manifestations de joie inusitées et qu'il aspirait avec délices le délicieux fumet qui s'échappait de la cuisine. Et le pignon souriait aux joyeux éclats de voix qui retentissaient en bas, et qui faisaient trembler les petites vitres dans leurs encadrements de plomb. Il se disait, le petit pignon : l'on ne va pas n'oublier, cette fois. Les vers travaillent mon bois vermoulus et les souris et les rats me rendent la vie

bien amère, qu'ils me donnent un bon soutien pour mes vieux jours, et ma vieillesse s'écoulera tranquille et paisible.

La cuisine présentait un curieux tableau.

Les gobelets d'étain luisaient à la lueur de la lampe de cuivre fraîchement nettoyée, qui jetait également une lumière de fête sur les joyeux visages des convives. Ceux-ci n'en finissaient pas de jaser. On racontait une histoire après l'autre, tandis que la bière moussait dans les gobelets ; et un linge au dessus du couvercle, une cruche de bon vin trônait au milieu de la table. C'était un cadeau du bon Robert Merlot, joyeux comme un pinson de voir le ménage si bien à flot. Le chapon cuisait dans deux grands pots, suspendus au-dessus de lâtre. En cette agréable chanson s'agrémentait du joyeux sifflement des flammes.

Un fumet délicieux emplissait la maison, fumet qui eût donné de l'appétit de gens plus distingués ; l'attente du plaisir semblait redoubler la joie des convives. Enfin, le moment solennel était arrivé. Mélie avait pris une grande fourchette, que Simone la Haudriette lui avait prêtée, et elle la plongeait dans la flancs du premier chapon. Tous les yeux suivaient ses mouvements. Les convives sentaient l'eau leur venir à la bouche.

— C'est prêt, dit Mélie, et elle rougit d'émotion ; c'était la première fois de sa vie qu'elle se risquait à préparer des mets aussi recherchés.

— C'est prêt ! dirent toutes les voix.

Et tous se frottèrent les mains, tous se trémoussèrent sur leur chaise et tous les yeux brillaient et... L'on frappa à la porte. En voilà un mécompte.

— Qui est-là ? dit le savetier.

— Ouvrez ; amis ! Un serviteur de l'empereur.

Le savetier était un bon et loyal sujet, comme tous ses convives, ce qui ne les empêcha pas de souhaiter tous les serviteurs de l'empereur et l'empereur lui-même au diable. Ils n'osèrent pourtant pas ne pas ouvrir et le serviteur de l'empereur parut sur le seuil. C'était un homme de fière allure, et nos lecteurs comprendront bien vite qui c'était : l'empereur en personne.

Il avait passé par là avec deux de ses fidèles serviteurs, avec lesquels il aimait à parcourir sa joyeuse ville de Bruxelles, prêtant l'oreille à la complainte que chantait une mère à la fenêtre, ou écoutant les conversations réjouissantes des joyeux apprentis, qui assis sur le pas des portes, racontaient d'étonnantes histoires de voleurs.

Oui, c'étaient là les délassements favoris de l'empereur Charles. On ra-

contait mille anecdotes sur son compte, et celle-ci nous le peint à merveille : On parlait un jour de Daniël Herpin, le riche marchand de denrées coloniales et d'épices, pour le compte duquel le port d'Anvers recevait parfois des cargaisons d'un quart de million.

Charles-Quint demanda un jour à Herpin, comment il s'y était pris pour amasser sa colossale fortune.

— Sire, avait répondu Herpin, pour devenir riche il ne faut jamais perdre de vue que vingt deniers font un florin, mais on ne peut surtout oublier que dix patards font un denier.

L'empereur rit à cette réponse et demanda :

— Tiens-tu encore si bien compte des patards, maintenant ?

— Majesté, répondit Herpin, maintenant comme jadis les patards ont de la valeur, car, si cela a coûté de la peine à faire des florins de patards, il est d'autant plus facile de faire des patards de florins.

Les gentilshommes qui entouraient l'empereur sourirent aux paroles d'Herpin, mais celui-ci prit la balle au bond et dit :

— Messires, vous pouvez me croire ; je me lèverais encore en pleine nuit pour servir pour un patard de moutarde.

Quand Herpin fut parti, les courtisans commentèrent encore ses paroles, que Charles-Quint lui même avait quelque peine à croire.

— Nous devons l'éprouver, dit-il.

Ainsi dit, ainsi fait.

Quelques jours plus tard, Charles-Quint, accompagné de quelques fidèles, se dirigea vers la maison d'Herpin.

Ils firent retomber le marteau de porte.

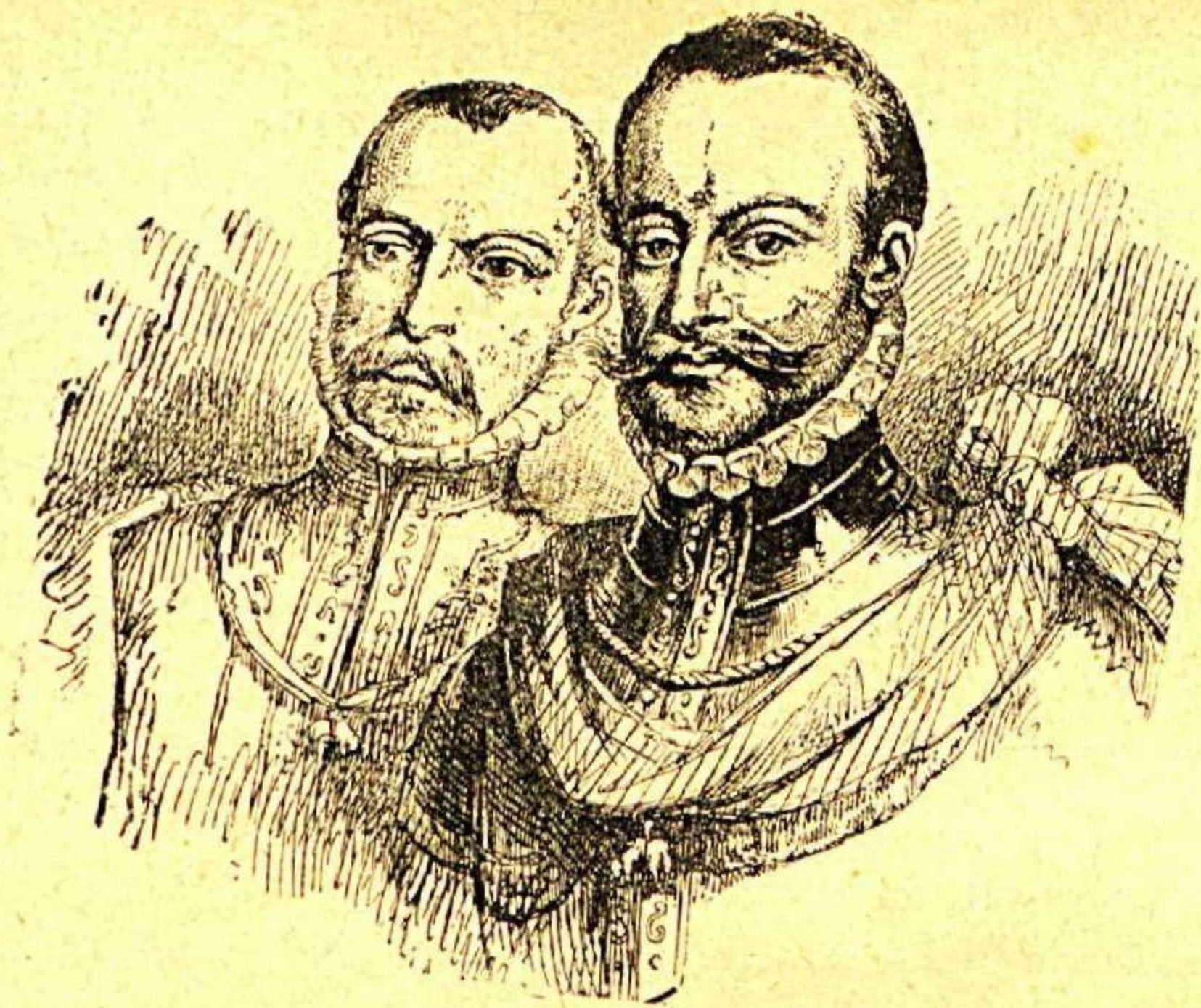
— Qui est là ? demanda un serviteur.

— Demande à ton maître s'il veut nous donner pour un demi-sol d'huile fine, pour un malade.

Quelques instants après, le marchand se trouvait, en caleçon, dans sa boutique, un flacon d'huile à la main. Charles-Quint et ses amis étaient persuadés. Ils se mirent à courir à toutes jambes et leurs éclats de rire retentirent encore longtemps dans les rues de Bruxelles. L'écho en arriva jusqu'à Herpin, qui ne pouvait saisir ce qu'il y avait de ridicule à venir servir un client quand on le lui demandait.

L'odeur des chapons avait dû arrêter l'empereur devant l'échope du savetier.

— Comme il sent bon ici, dit-il à ceux qui l'accompagnaient.



LES COMTES D'EGMONT ET D'HORNES.

Il avait entendu ensuite les éclats de rire qui retentissaient à l'intérieur, et il se sentit attiré, par la liesse et la joie, à assister à ce spectacle. Il fut surtout incité à frapper à l'huis parce que toutes ces manifestations de joie lui faisaient prévoir une scène qui le dédommagerait de la contrainte des cours. Mais maintenant qu'il était dans la place il ne sut quelle contenance prendre. On ne pouvait surtout savoir qu'il était l'empereur, car cela eut chassé toute cette joie.

Il trouva un faux-fuyant.

— J'ai remarqué une botte au-dessus de la porte, dit-il. Où est le cordonnier ?

— C'est moi, Messire, dit le maître de la maison.

— Je ne puis presque plus avancer, poursuivit l'empereur, un clou qui a percé la semelle me blesse le pied. Auriez-vous l'obligeance de m'enlever cela ?

Le savetier, un peu à contre-cœur il est vrai, fit droit à la demande et, pendant qu'il cherchait en voir le clou, l'empereur s'écria :

— On est en fête ici !

— Oui, Messire, lui dit-on.

— Cela sent divinement bon. Des chapons dans sa caserole ! Si je vous donnait une couple de cruches de bon vin vieux, dit le prétendu domestique, que diriez-vous si je demandais la permission de prendre part au festin ?

C'était la une singulière question. Les convives se regardèrent d'un air interrogateur. Deux cruches de vin, ce n'était pas à dédaigner. Mais le nou-

veau venu ne mettrait-il pas en fuite la bonne humeur et la cordialité qui avaient régné dans toute la soirée. D'un autre côté était-il possible d'infliger à un serviteur de l'empereur, qui avait l'air si honnête, l'affront de lui refuser la place à la table, qu'il sollicitait d'ailleurs si poliment ?

Le savetier pensait à tout cela, et il penchait déjà à admettre le nouveau venu, mais il ne voulait pas le faire sans l'assentiment de tous ses convives.

Pendant qu'il se tenait dans un coin éloigné de la pièce, Robert Merlot, qui était un ami du progrès, tira son ami par la manche.

— Qui sait, murmura-t-il à l'oreille de son ami, si cela ne te procurera pas la clientèle de toute la cour.

Ces mots eurent leur effet.

Les autres convives s'inclinèrent lentement, affirmativement, déjà fiers à l'idée de dîner avec un serviteur de leur prince.

Celui-ci ne se fit pas prier longtemps et prit place entre le savetier et sa femme.

Bientôt les délicieux morceaux se trouvèrent dans deux grands plats, où il nageaient dans la graisse, et l'empereur se sentait venir l'eau à la bouche comme s'il eut été assis devant une table magnifiquement servie.

— Moi, il me semble, dit Simonne la Haudriette, que quelqu'un qui travaille bien devrait avoir de temps en temps un petit extra.

— Arrosé d'un bon verre de vin, s'écria Robert Merlot. L'empereur seul ne doit pas en profiter !

— Mais, en somme, que pensez-vous de l'empereur ? dit Charles, qui sentait sa curiosité éveillée au plus haut point.

Robert allait répondre de la bonne façon à cette demande.

— Voyez-vous, Messire, dit-il, ce n'est pas pour vous que je dis cela, car vous me semblez d'humeur accommodante. Mais si, de temps en temps, on critique quelque peu l'empereur, c'est la faute à ses serviteurs et à ses courtisans. Que vient-il de se passer dernièrement ? Mais, allons, nous sommes en fête, et nous allons trinquer un peu.

A ces mots toute l'assemblée leva les gobelets.

— Oui, vive la joie !

— Vive la joie.

Le prétendu serviteur trinqua comme les autres, mais un trait de mélancolie avait assombri son mâle visage.

— Camarade, dit-il à Robert Merlot, tu me feras plaisir en me racontant cela. Je connais bien le barbier de l'empereur, et celui-ci ose bien dire quelque chose de temps en temps à son maître...

Les convives se regardèrent.

Le barbier de l'empereur ! quelqu'un qui pouvait toucher quotidiennement l'auguste visage, oui, qui s'asseyait peut être à la même table que le puissant empereur !

Robert Merlot se gratta la tête.

— Allons, camarade, raconte-nous cette histoire, répliqua l'empereur, d'un air qui sentait l'homme habitué à commander. Je suis sûr que si l'empereur est avisé, il fera justice.

— Eh bien, dit Robert, si je suis contribuer à faire rendre justice, mon devoir est de parler.

Sachez donc que, dans cette même rue, habite un certain Mathieu Lecerf, qui a une jolie fille, très avenante et gentille.

Il arriva, certaine matinée de dimanche, qu'elle se trouvait sur le pas de la porte, en atours de fête, et que le chevalier Delescailles passa par là.

Il trouvait la fillette si gentille qu'il passa encore le lendemain et enfin il vint dans la boutique de Mathieu Lecerf.

Mathieu Lecerf est tisserand, et le chevalier lui fit faire un nouvel habit de chasse. Le commerçant ne savait rien de la cause réelle de sa visite et il ne se rejouit pas peu de l'acquisition de ce nouveau client. Il livra l'habit et le chevalier le paya, et lui commanda en outre une fraise espagnole, et demanda que la jeune fille le lui apportât.

Mathieu fut quelque peu étonné à cette invitation inattendue et résolut de demander à sa fille ce qu'elle en pensait.

La petite Claire rougit aux paroles de son père et lui dit alors que le chevalier Delescailles la poursuivait de ses assiduités. Elle refusa donc carrément de lui apporter la fraise, et son père l'approuva pleinement.

Le lendemain Mathieu alla lui-même porter respectueusement la fraise au château de Delescailles, et quand le chevalier lui demanda pourquoi il venait lui-même alors qu'il attendait sa fille, il lui répondit humblement que Claire était indisposée et qu'il avait préféré venir en personne.

Le chevalier comprit sans doute de quoi il s'agissait, car il dit à Mathieu :

— Ta fille est une petite péronnelle qui veut sans doute se faire acheter plus cher.

Mathieu put heureusement se contenir à temps, sinon il eut sans doute appliqué la main sur le visage du chevalier.

Il se contenta de s'en aller, animé d'une fureur contenue.

Mais tout ne se borna pas là.

Comment ! un simple artisan avait la témérité de vouloir défendre sa fille, quand un noble seigneur lui faisait l'honneur de vouloir la séduire...

Cette histoire émut l'empereur, qui serra nerveusement la poignée de son épée, dans l'intention formelle de punir le gentilhomme présomptueux.

Mais il ne savait pas encore tout.

— A quelques jours de là, poursuivit Robert, Mathieu fut appelé chez le propriétaire de sa maison, également gentilhomme, Desfeuilles, et celui-ci le regarda avec un sourire de mépris.

— Il paraît, tisserand, que as ta maison à trop bon compte, puisque tu peux te permettre le luxe de simuler une susceptibilité exagérée envers de nobles seigneurs... Il n'y a que des artisans présomptueux qui soient passables de cela, s'écria Desfeuilles. Cela arrive quand nous, les nobles, nous leur témoignons trop de bienveillance.

— Oui, poursuivit-il. C'est notre faute. Nous vous laissons arriver à une trop grande aisance. Il faut réagir, et à l'avenir tu me paieras cent florins de loyer au lieu des cinquante que tu me payais jusqu'ici et qui constituaient un prix dérisoire.

Le pauvre Mathieu tout décontenancé.

Il jeta un regard suppliant au gentilhomme et dit qu'une pareille augmentation entraînerait sa ruine, car maintenant déjà il avait tant de peine à réunir la somme.

Mais la vengeance de Delescailles ne s'arrêta pas là.

Mathieu fut appelé chez l'écoutête. Le chevalier Delescailles l'avait accusé d'avoir fourni de la marchandise qui ne répondait pas aux prix payés.

Mathieu se sentait moins atteint par cette accusation. Il avait la certitude d'avoir livré de la bonne marchandise : il la soumettra à l'examen de la corporation. Tout était arrangé alors.

Il fit ainsi et la corporation trouva le drap de bonne qualité, mais ici également Mathieu n'avait pas tenu compte de la puissance de son adversaire.

Charles-Quint s'indigna aux paroles de Robert Merlot. Il frappa la table du poing, s'écriant :

— Mais c'est inouï !

— Les convives acquiescèrent de la tête, tout en mangeant et un buvant ferme, et Robert Merlot poursuivit.

— L'écoutête était influencé de telle façon par le gentilhomme, que malgré le visa de sa corporation, il déclara les marchandises de mauvaise qualité et condamna Mathieu Lecerf pour fraude.

— C'en est trop ! s'écria l'empereur. Es-tu sûr de ce que tu avances ? Je punirai !

— Vous ! s'écrièrent tous les convives.

— Oui, moi, dit l'empereur, qui reprit heureusement sa présence d'esprit. J'en parlerai mon ami le barbier.

Les convives étaient en somme contents que Robert avait raconté l'histoire du tisserand. Ils avaient l'intuition qu'une bonne action venait d'être commise ce soir, car il n'y avait pas le moindre doute que si le visiteur imprévu avisait son ami le barbier, celui-ci obtiendrait au moins une indemnité pour Mathieu Lecerf.

Le sentiment de la bonne action posée ramena bien vite la joie, un peu interrompue par le récit de Robert et fourchettes et couteaux allèrent grand train, et le sauvetier, passant la main sur le ventre, s'écria :

— Voilà un repas de roi !

C'est dans cette atmosphère de joie que s'acheva le soir, parmi ces bonnes gens, qui ne savaient pas que parmi eux, simples artisans, se tenait le plus puissant prince de l'Europe, qui avait eu l'occasion d'apprendre des leçons de morale, qui lui vinrent à point plus tard.

Enfin le prince prit congé, pressa amicalement la main de chaque assistant, et les fit encore songer longtemps, en leur disant d'un ton pénétré, avant de partir :

— Vous aurez de mes nouvelles.

Deux jours après, — ni le savetier ni sa femme ne l'oublieront jamais, dussent ils atteindre l'âge de cent ans, — un messenger de l'empereur s'arrêta devant la pauvre demeure.

Plus curieux que l'habitude, le pignon courba la tête, ne pouvant croire à un tel honneur.

— C'est sans doute le barbier de l'empereur qui nous envoie de ses nouvelles.

Mais bien oui !

Le messager dit, d'un ton bref, que le savetier avait à se présenter le lendemain au palais impérial.

Inutile de dire que Mauduit ne mangea, ne but et ne dormit pas avant que l'heure mémorable eut sonné ?

Mélie brossa et raccomoda tant bien que mal les meilleurs habits de son mari.

Le savetier arriva plus mort que vif au palais, et c'est en tremblant qu'il monta l'escalier.

Cela coûta quelque peine avant qu'il ne fut reçu.

Enfin, après bien des marches et de contre-marches, on vint dire au cor-donnier qu'il allait être introduit.

Mais, grand Dieu ! comme ses jambes se déroberent sous lui, quand il reconnut dans la personne du prince, le visiteur du soir des chapons.

— Approche, mon ami, dit l'empereur, en faisant signe à tous les assistants de quitter la salle. Eh bien ? Comment tout s'est-il passé ?

Le savetier n'était pas en état de répondre, mais l'empereur lui frappa familièrement sur l'épaule.

— Eh bien, mon ami. Parle sincèrement. Avec quoi puis-je te faire plaisir ? J'ai vu que tu es un brave et honnête homme, et que ta femme mérite également les mêmes éloges. Je vais te donner le moyen d'installer ton petit magasin un peu plus confortablement, mais je voudrais faire quelque chose pour toi que te fasse plus de plaisir. Que désires-tu.

— Oh Sire ! s'écria le savetier en pleurant, que puis-je répondre à cela ? Ce m'est déjà un bienfait que votre Majesté daigne me parler...

L'empereur sourit.

— Non, mon ami, dit-il, ne perds pas ton sang froid. Dis-moi, que voudrais-tu ? Tu n'as jamais désiré quelque chose ?

A ces paroles bien-veillantes, un peu plus de confiance était venue au pauvre savetier, et une idée qu'il avait caressée depuis longtemps lui revint.

— Si votre Majesté voulait me permettre, dit-il, de faire surmonter la botte qui sert d'enseigne à ma boutique, d'une couronne impériale.

— La botte couronnée, dit Charles-Quint en riant, ce n'est pas mal. Mais si un autre savetier vous remplaçait dans la maison, la couronne resterait et je ne veux pas cela. Donc ne t'occupes pas de cela. Je donnerai les ordres nécessaires pour faire apporter une belle couronne et également pour faire restaurer la façade de ta maison.

— Ma maison... balbutia le savetier....

— Mais oui, ta maison, elle appartient en propre à toi et aux tiens et ne sera pas grevée d'impôts.

C'en était trop pour le pauvre homme. Il tomba à genoux et baisa le bord du manteau de son bienfaiseur.

Arrivé à la maison, il sauta au cou de sa femme et s'écria :

— Femme, femme ! embrasse moi, car nous sommes heureux pour toujours !

Il semblait bien que le récit de Robert Merlot avait porté ses fruits, car le loyer de Mathieu Lecerf fut réduit à l'improviste et il fut honoré au surplus de la clientèle de la cour.

Et la preuve que l'empereur sut tirer la morale de ce récit, nous la trouvons dans le passage suivant, que nous trouvons dans un vieux livre qui traite de Charles-Quint :

« Entre autres choses, que l'empereur recommanda à son fils Philippe, en lui remettant le pouvoir, on remarque également celle-ci, de ne pas laisser longtemps le pouvoir aux mains d'une seule et même personne, et également, de ne pas prendre en considération, en conférant des dignités, le haut rang et la noblesse d'une personne, mais plutôt les vertus et les services rendus. »



Les Facéties de Charles-Quint

